

BRUXELLES ET LE RIF : HABITER EN MIGRATION

Lisa Raport

Éditions de la Faculté d'Architecture La Cambre Horta de l'Université libre de Bruxelles | « CLARA »

2019/1 n° 6 / Hors-série | pages 44 à 63

ISSN 2295-3671

ISBN 9772295367021

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-clara-2019-1-page-44.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de la Faculté d'Architecture La Cambre Horta de l'Université libre de Bruxelles.

© Éditions de la Faculté d'Architecture La Cambre Horta de l'Université libre de Bruxelles. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Lisa Raport est chercheuse au centre d'études HABITER de l'Université libre de Bruxelles depuis janvier 2017. Son projet de recherche consacré à l'espace domestique des familles originaires du Rif (Maroc) installées à Bruxelles est dirigé par Victor Brunfaut et bénéficie d'une bourse FRESH du FNRS.

Résumé

Ce texte rend compte d'une présentation collective concernant une recherche doctorale au sujet des maisons des familles d'origine rifaine (Maroc) installées à Bruxelles. À table ont été réunies sept personnes rencontrées sur ce parcours de recherche ; Meryem et Najette, deux habitantes d'une maison à Bruxelles ; Tamimount Essaïdi et Agnès Sikivie, deux expertes des réseaux associatifs bruxellois ; Mohamed Amin Benamraoui et Nedjma Hadj Benchelabi, deux artistes en lien avec le Maghreb ; et une étudiante en architecture, Najoua Saadi. Chaque intervenant.e a décrit ses attachements à un lieu, un objet, ou une situation à travers des outils complémentaires : des dessins et photographies d'architecture, des extraits d'œuvres cinématographiques, des images de performances dans l'espace public. Avant d'entamer les récits des intervenant.e.s, le texte esquisse le cadre politique et social de l'immigration ouvrière du

Rif à Bruxelles dans les années 1960-1970. La présentation part de la description d'une maison à Bruxelles, celle-ci ayant fait l'objet d'un dessin d'architecture nommé *portrait habité* qui rend compte des relations entre le bâti et les pratiques habitantes. La maison est ensuite déployée dans les relations qu'elle entretient avec l'espace urbain bruxellois, à travers la notion des *réseaux de l'intime* ; et avec le pays des origines, à travers la notion du *trptyque des maisons*. Cette dernière notion implique d'étudier la maison à Bruxelles en corrélation avec deux maisons rifaines : celle construite par les ancien.ne.s émigré.e.s, nommée *la maison de retour*, et celle du souvenir d'enfance, *la maison des origines*.

doi.org/10.3917/clara.006.0044

Bruxelles et le Rif : habiter en migration

Lisa Raport

Dans ce texte, je chercherai à rendre compte de la présentation collective qu'il m'a été proposé d'organiser à partir de mes recherches portant sur l'habitat de familles rifaines bruxelloises, développées dans le cadre d'une thèse de doctorat en cours¹.

À travers la description fine d'une série de maisons, cette recherche s'attache à analyser le dialogue entre les « pratiques des habitantes »², d'une part, et l'architecture, les types de constructions, d'aménagements et d'objets, d'autre part. Afin de pouvoir penser autrement la relation objet-sujet, la recherche emploie la notion d'« attachement » (Latour, 2000), incorporant à la fois « les corps et les collectifs, les choses et les dispositifs [qui sont tous] des médiateurs [...] à la fois déterminants et déterminés » (Hennion, 2004 : 22). Pour les maisons étudiées, j'ai cherché à rendre, avec mes outils d'architecte, ces relations entre bâti et pratiques et leurs transformations réciproques, par le recours au *portrait habité*³.

Le dessin s'est révélé un instrument de connaissance permettant de faire exister les situations étudiées. En traçant les espaces habités, je me rends compte des aménagements inaperçus, des objets négligés et de leurs dispositions

1—Cette thèse de doctorat est dirigée par Victor Brunfaut et bénéficie d'une bourse FRESH du FNRS depuis janvier 2017.

2—La formule est reprise du travail de Françoise Navez Bouchanine sur l'habitat marocain (1997) dans lequel elle propose de trouver et favoriser la prise en compte des « pratiques habitantes » afin de comprendre les formulations/reformulations des « modèles d'habiter » qu'elles produisent.

3—Cette expression est inspirée du travail dirigé par Agnès Deboulet et Rainer Hoddé en Tunisie (2003) : les auteurs proposent pour chaque étude de cas des « portraits » constituant une superposition du « relevé à plat » au « relevé habité ».

particulières. Lors de l'enquête, mes relevés d'architecture – mes croquis en construction –, mais aussi les *portraits habités* témoignant des enquêtes précédentes, sont présents et servent de support de communication. Malgré ces avantages, les outils de l'architecture ne suffisent pas à eux seuls pour comprendre l'« habiter » ; j'ai donc fait appel à des méthodes ethnographiques (entretiens, observations...) pour recueillir et traiter les données empiriques. Mes outils habituels – le carnet, le porte-mine, le mètre, l'appareil photo – sont, dès lors, conjugués à deux outils supplémentaires : *l'enregistreur sonore*, soulignant l'importance de la parole, et *le carnet de terrain*, pour noter, laisser une trace de mes observations. La thèse se construit autour d'un *corpus* de récits de terrain qui sont exprimés tant par le dessin que par le texte : ils sont la matière première avec laquelle je tente de façonner un savoir sur la question étudiée.

C'est en raison de l'importance que prennent les outils de l'architecture dans mes recherches que Sara, Quentin et Victor m'ont proposé de prendre part au colloque.

Entre Bruxelles et le Rif

Avant de décrire la manière par laquelle j'ai cherché à répondre à « cette commande », il me paraît nécessaire d'esquisser brièvement le cadre politique et social de la question étudiée : celui de la migration du Rif, une région au nord du Maroc dont la plupart des Bruxellois marocains sont originaires⁴.

Le recrutement d'une main-d'œuvre d'origine marocaine s'est développé à la suite des accords bilatéraux signés en 1964 ; dix ans plus tard, la Belgique a mis fin au recrutement, les flux migratoires ont diminué, tout en se perpétuant par le biais du regroupement familial (Martiniello et Rea, 2012). Jusqu'au milieu des années 1970, cette migration ouvrière toucha principalement des communautés rurales du Souss dans le sud-ouest et, ce qui nous intéresse ici, du Rif oriental, composé du « pays Temsamane »⁵ et du « grand Nador » (Troin et Berriane, 2002 : 276). Mes enquêtes exploratoires⁶, que confirment d'autres études scientifiques⁷, montrent que, dans les pays d'installation, les communautés paysannes

4—Il est difficile de connaître le pourcentage des Rifains dans la population marocaine à Bruxelles. Cependant, les expériences sur le terrain au sein des associations montrent qu'ils représentent la grande majorité des Bruxellois marocains.

5—Troin et Berriane (2002 : 289) utilisent le terme « pays » pour une portion de territoire aux dimensions réduites par rapport à celui de la « région » : « en contact avec le pays d'Al Hoceima, le pays Temsamane, du nom de l'une des principales tribus qui l'occupent, est constitué d'un bassin qu'entourent des montagnes peu élevées, mais difficiles d'accès. Anciennement peuplées par des paysans sédentaires, ces montagnes supportent de très fortes densités qui dépassent par endroits les 300 hab./km² comme dans les environs de Boudinar. »

6—Les enquêtes exploratoires se sont déroulées d'abord au printemps 2014, ensuite durant les printemps, été et automne 2017 dans huit associations, installées dans le centre-ville de Bruxelles et Molenbeek-Saint-Jean aux alentours du canal, dans le quartier Cureghem à Anderlecht et dans le quartier Saint-Antoine à Forest.

7—Voir les recherches des deux géographes Christian Kesteloot et Cees Cortie (1998) pour la comparaison d'Amsterdam et Bruxelles, et celles de la sociologue Hakima Mounir (2013) pour la comparaison entre des villes aux Pays-Bas et en région parisienne.

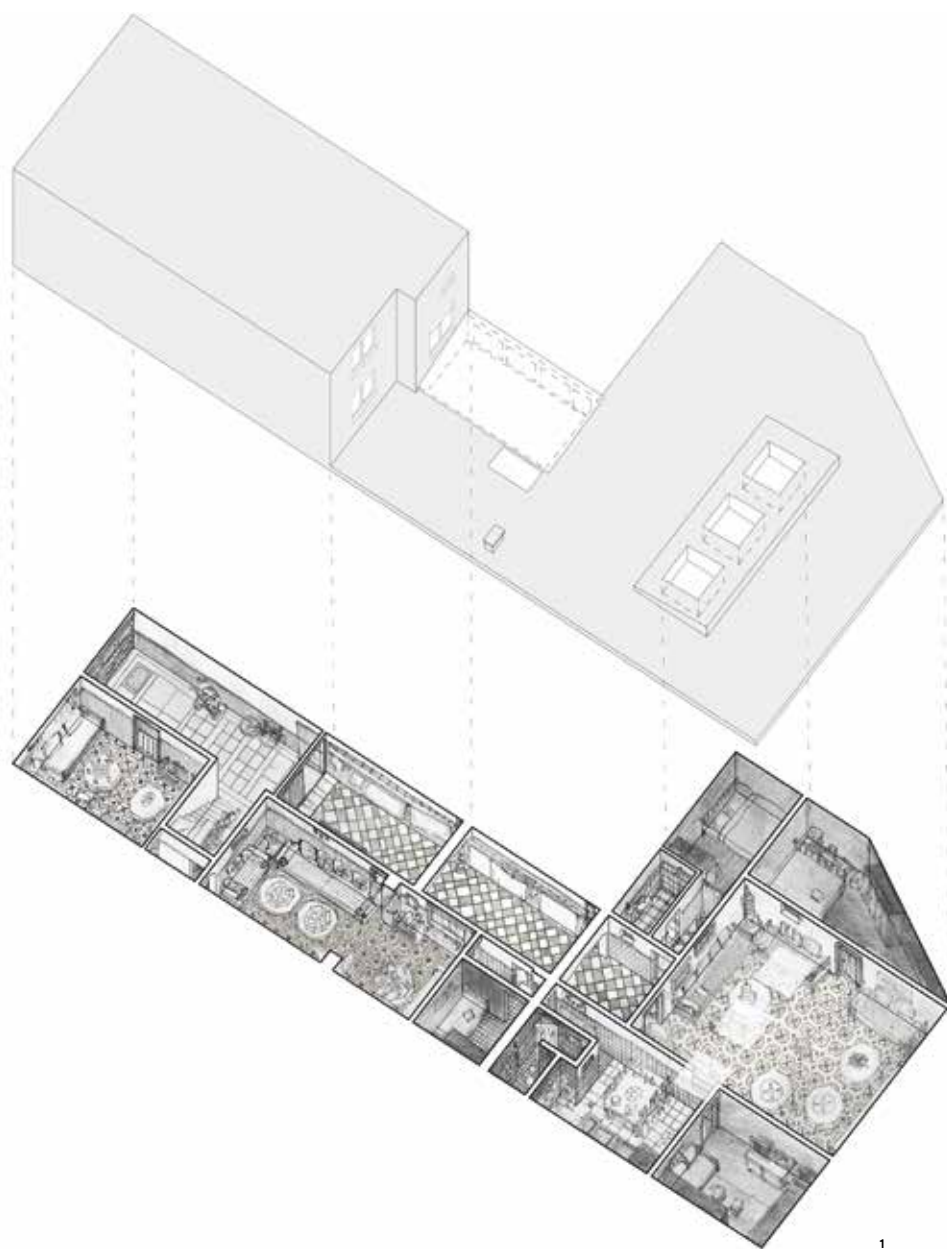
du Rif ont tendance à rester solidaires : les mariages arrangés, organisés par des réseaux matrimoniaux, y jouent un rôle fondamental. À Bruxelles, l'attachement communautaire peut s'expliquer par le rassemblement des communautés rifaines dans certains quartiers. Un détour par des études en anthropologie sociale dans la province de Nador au Rif permet d'éclaircir certaines pratiques : Raymond Jamous et Marie-France Cammaert y proposent des points de vue complémentaires. La valeur de *l'honneur* pour l'homme est acquise par la possession « des domaines de l'interdit » que sont « le territoire, la femme, la maison et la terre » (Jamous, 1981 : 65). Simultanément, les mouvements des femmes se situent dans un « système des limites » ; et, après la migration vers Bruxelles, le monde des hommes et celui des femmes demeurent relativement séparés, tout en opérant un déplacement de leurs frontières réciproques (Cammaert, 1985). Les femmes négocient ces limites par l'organisation collective, comme en témoigne leur présence importante dans le milieu associatif bruxellois (Jacques, 2014).

Les Rifains se sont expatriés dans le cadre de contrats de travail, avec le projet de s'enrichir et de rentrer au pays ; ce retour est ainsi un « élément constitutif de la condition de l'immigré » (Sayad, 2006 : 131), souvent matérialisé par la construction d'une « maison de retour » (Pinson, 1999 : 77). De fait, les ancien.ne.s émigré.e.s investissent intensément dans la construction au Rif, transformant de manière radicale son architecture, son organisation territoriale, en introduisant « une micro-urbanisation par le bas » (Troin et Berriane, 2002 : 290, 334). Les anciennes maisons à cour de plain-pied sont abandonnées au profit de nouvelles constructions, mais elles continuent à exister dans les souvenirs de ceux et celles qui les ont habitées, ce qui m'a amenée à proposer la notion de *maison des origines*. Comme le souligne Abdelmalek Sayad, l'étude de l'immigration ici et de l'émigration là-bas doit se faire simultanément, car elles sont les « deux faces indissociables d'une même réalité » (1999). Pour le cas marocain, la géographie sociale a montré un réseau migratoire important (Arab, 2009), proposant de ne plus penser une culture de manière sédentaire et localisée, mais de manière démultipliée, par des « territoires circulatoires, productions de mémoires collectives et de pratiques d'échanges sans cesse plus amples » (Tarrus, 1993 : 52). Je propose de décrire la maison à Bruxelles en corrélation avec la maison de retour, et avec les attachements à celle des origines, dessinant un *triptyque de maisons*.

Partir des maisons bruxelloises

Comment rendre compte de la complexité de cette question lors du colloque ? Après plusieurs échanges avec Victor, Quentin et Sara, j'ai choisi d'inviter au colloque sept personnes rencontrées durant mes recherches : Meryem et Najette, deux habitantes d'une maison à Bruxelles ; Tamimount Essaïdi et Agnès Sikivie, deux expertes des réseaux associatifs bruxellois ; Mohamed Amin Benamraoui et Nedjma Hadj Benchelabi, deux artistes en lien avec le Maghreb, et une étudiante en architecture, Najoua Saadi.

La présentation partira de la description d'une maison à Bruxelles, pour ensuite se déployer dans les relations qu'elle entretient avec l'espace urbain bruxellois et avec le pays des origines.



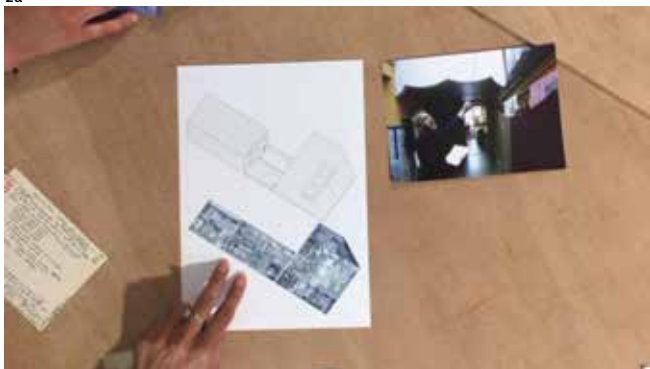
1

¹
*Portrait habité de la maison de
 Fatima et Ahmed.* Élaboration :
 Lisa Raport, 2018.

2a—b
 Images de la table filmée
 lors du colloque.
 Source : Lisa Raport, 2018.
 2a. En maniant mes photos
 prises à l'intérieur de la
 maison de ses parents,
 Najette décrit différents
 matériaux qui témoignent
 encore aujourd'hui des
 aménagements précé-
 dents ; elle montre du
 doigt la cuisine.
 2b. Najette montre du
 doigt les deux pièces « qui
 étaient des salons » sur
 le *portrait habité*.



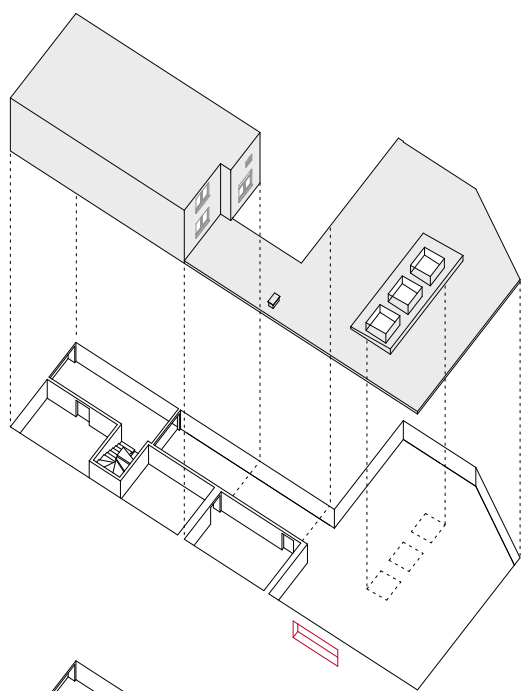
2a



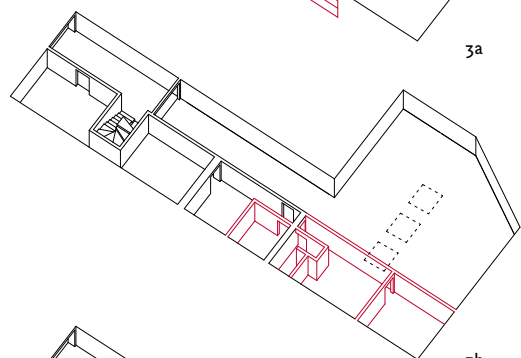
2b

Le *portrait habité* de la maison de Fatima et Ahmed (fig. 1) a été présenté par leurs filles Meryem et Najette. Le dessin ne porte que sur le rez-de-chaussée de l'immeuble dont la famille est propriétaire, les deux appartements aux étages supérieurs étant prêtés ou loués. Le rez-de-chaussée se développe en profondeur, vers l'intérieur de la parcelle. Le corps principal à front de rue se compose de deux pièces en enfilade, flanquées d'un passage cochier qui amenait, jadis, à un grand atelier de couture à l'intérieur de l'îlot. L'atelier a, depuis, été réaffecté en cour intérieure qui distribue toutes les pièces du foyer et qui est sa source principale de lumière naturelle. À travers les aménagements faits au cours des trente dernières années, le foyer s'est étendu sur toute la surface du terrain. Il n'y a qu'une fenêtre en façade ; les autres ouvertures se trouvent dans la surface de la toiture et dans les murs intérieurs ; les pièces sont baignées d'une lumière diffuse. Le caractère introverti de la maison est rendu explicite par le nom de la pièce donnant sur la rue, en façade, combinant un mot arabe à un mot français, la *bit el fond*, que l'on peut traduire par « pièce du fond » : tournée vers l'intérieur, la maison tourne le dos à la rue.

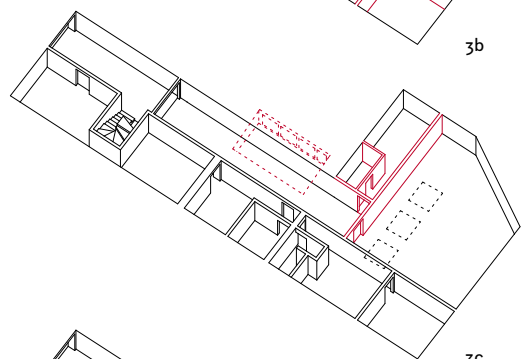
Le *portrait habité* a nourri l'échange avec les habitant.e.s comme en témoigne la manière dont Najette a, lors du colloque, décrit la maison parentale en manipulant ce dessin, et aussi en indiquant des éléments sur mes photos prises de l'intérieur (fig. 2a—b). Elle a retracé chronologiquement les différents aménagements qui ont été effectués, qui seront restitués dans les paragraphes suivants (fig. 4).



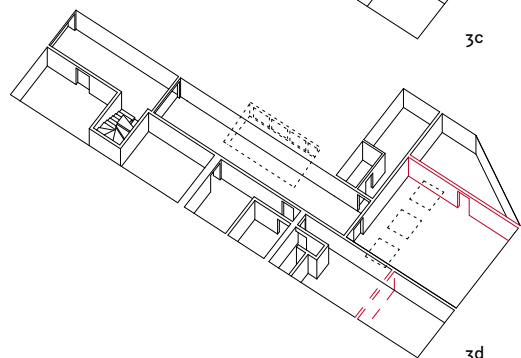
3a



3b



3c



3d

3a–d
Schémas accompagnant le
récit de Najette. Élaboration :
Lisa Raport, 2019.

Najette : « Lisa est venue ici, on l'a rencontrée, elle a vraiment apprécié la maison, alors que nous, on y habite, on y a habité, donc on a l'habitude, il y a certaines choses qu'on ne remarquait plus, qu'elle nous a fait redécouvrir, et ça a éveillé beaucoup de souvenirs. »

Après avoir vécu dans plusieurs appartements, la famille a accédé à la propriété en 1989 : « pour nous, c'était une découverte d'avoir une si belle maison, si grande, même si, au départ, on ne vivait [que] dans cette partie-là : la *bit el fond*, le corridor, et les deux petites pièces, c'étaient des salons » (fig. 2b). Les parents et leurs sept enfants à l'époque étaient donc repliés dans seulement trois pièces en enfilade ; l'ancien passage cocher, appelé à ce moment le *corridor*, était utilisé par le voisin, comme servitude d'accès à une salle de cinéma. Najette a restitué le caractère précaire de cette situation en soulignant le lien immédiat entre *aménager* et *se retrouver* : parce que le cinéma « voulait monopoliser cet accès », expliqua-t-elle, « on ne pouvait pas *aménager*, on ne pouvait pas *se retrouver* ». (fig. 3a)

Dès que le chemin de servitude ne fut plus en usage, le père de famille a fermé l'ouverture dans le mur mitoyen et il a construit une cuisine et une salle de bains à cet endroit. Ainsi, la famille pouvait pleinement s'approprier le rez-de-chaussée, et l'ancien *corridor* devint alors *mrah*, le nom donné en berbère rifain à la cour dans la *maison des origines*. La ressemblance avec la cour rifaine est grande : sa disposition au centre, son ouverture sur le ciel, son rôle distributeur des pièces. Mais ses occupations et son caractère polyvalent rappellent aussi la *mrah* de la maison des origines : les activités de cuisine grasse et odorante, les jeux d'enfants, un salon d'été. (fig. 3b)

Assez tardivement, la *mrah*, dans la maison à Bruxelles, a été couverte par une verrière protégeant de la pluie et de la neige. Ensuite, l'*atelier* à l'intérieur de l'îlot s'est transformé en grande salle nommée *rbijout* : le pluriel de « pièce » en arabe rifanisé. En effet, cette pièce est tellement grande qu'elle abrite plusieurs salons, un dans chaque coin. L'inauguration des *rbijout* a été faite en 2000 à l'occasion du mariage de Najette. (fig. 3c)

Najette : « [Pour] mon mariage, mon papa a accéléré un peu les travaux. Du coup, on a accueilli tous nos invités, et c'était chouette, parce que, vraiment, on avait donc la *mrah*, mon père avait déjà mis les verrières, mais bon, on pouvait les soulever, donc, c'était à ciel ouvert, il avait mis un tapis rouge, donc, c'était vraiment *le cinq étoiles*. »

Les dernières transformations furent d'abattre un mur et d'en construire un autre ; d'une part, la *bit internet* a été supprimée afin d'agrandir la cuisine avec un salon ouvert ; de l'autre, les *rbijout* ont été subdivisés afin de faire une chambre à part pour que la cadette puisse étudier au calme. On voit que les pièces changent d'affectation, s'agrandissent ou se fractionnent selon les besoins de ses occupant.e.s. (fig. 3d)

Najette a souligné que « la maison est très évolutive » ; elle s'adapte « en fonction du temps et des enfants »⁸. Il y a quelques années, une chambre a été construite pour le grand-père paternel, entre la salle de bains et la chambre de Fatima. Étant malade, il fallait le soigner et répondre à ses besoins en cas d'urgence. Le grand-père est décédé, mais la pièce porte toujours son nom, *bit jddi* : le patriarche a marqué le foyer. En Belgique, Fatima et Ahmed se sont ancrés dans leurs lieux intimes à travers la dénomination des espaces et de leurs potentiels : la *mrah* pour les retrouvailles familiales, la *bit jddi* pour la commémoration du patriarche, les *rbijout* pour les célébrations communautaires.

Les après-midis, le foyer accueille des membres proches et lointains de la famille, des voisines et des amies. À l'occasion des fêtes religieuses, la cuisine de Fatima devient une *usine à gâteaux*, tout espace disponible se retrouve occupé par des plateaux de *chebakias* à cuire au four. Durant le ramadan du printemps dernier, c'est grâce aux revenus de cette activité de vente que Fatima a pu installer une nouvelle cuisine dans leur maison de retour au Rif. Le rôle de ce réseau social et économique a été illustré par Tamimount. La maison de quartier Saint-Antoine (MQSA)⁹ dont elle est directrice est située à deux pas de la maison de Fatima et Ahmed.

Les réseaux de l'intime

Tamimount Essaïdi a entamé son intervention avec une introduction du quartier Saint-Antoine à Forest où est située la MQSA ; elle a expliqué que sa grande densité est due au fait que c'est un lieu d'installation pour trois catégories de familles : celles immigrées dans les années 1960 et 1970 du nord du Maroc, celles « primo-arrivantes » venant de l'intérieur de l'Europe (Espagne, Italie) depuis une dizaine d'années, et celles sans papiers. Dans ce contexte, la maison de quartier propose, entre autres, des cours de français et d'alphabétisation à une centaine de femmes. Le contact quotidien avec ces femmes a amené Tamimount à formuler une hypothèse sur ce qu'elle nomme les « constructions de stratégies », nuancant « le postulat de la femme maghrébine qui ne sort pas beaucoup, a peu d'occupations et qui est soumise à son mari, le chef de famille ». Tamimount affirme qu'à l'intérieur des espaces de vie, les femmes « vaquent comme elles le désirent », les hommes en étant souvent exclus. Ensuite, elle identifie deux « profils de femmes » développant des stratégies différentes pour « participer à la société commune » : le premier s'organise en groupe pour des revendications collectives et publiques, par exemple, une grande cuisine communautaire au sein d'une mosquée ; le second est plus discret, connaissant plus de précarité : en réponse aux difficultés de leurs maris de subvenir aux besoins financiers du foyer, ces femmes utilisent des moyens plus concertés. À travers des réseaux de

8—Aujourd'hui, Fatima et Ahmed ont dix enfants (dont huit sont mariés) et vingt-cinq petits-enfants.

9—Les activités de la MQSA sont diverses : cours d'alphabétisation et de français, école de devoirs, activités pour les enfants et adolescents, des permanences « juridique » et « logement ».

solidarité, elles offrent leurs talents de cuisine et de couture ; elles établissent une économie relative aux fêtes religieuses et communautaires¹⁰.

Tamimount Essaïdi : « Elles se créent un réseau de vente et d'achat de produits, et ça marche très très bien. Parfois, elles ramènent plus de moyens que l'homme. J'ai eu des témoignages de certaines femmes qui disaient : au Maroc, je ne pouvais pas bouger, en tout cas, j'étais fort contrôlée ; ici, du fait que je suis devenue pourvoyeuse de moyens financiers pour faire vivre la famille, j'ai acquis une place importante au sein de ma cellule familiale. Ce qui n'est pas toujours facile avec le chef de famille, qui perd, lui, sa légitimité et sa place. Et ça crée quand même énormément, je dirais, de tensions, mais surtout aussi de déprime, chez l'homme, parce qu'il se sent incapable de pouvoir assumer cette charge familiale. »

Les différents profils proposés par Tamimount sont probablement liés à la génération d'immigration. Des parents aux enfants, un déplacement s'opère : pour les migrants de première génération, les réseaux sont exclusivement domestiques, invisibles depuis la rue ; la deuxième génération a, elle, tendance à rendre publiques ses activités, certaines façades affichent dès lors l'existence d'une association. Cependant, leurs vitres sont occultées, soulignant leur caractère intime, et, souvent, l'accès est uniquement réservé aux femmes. Ce constat mène à proposer des nuances à la dichotomie entre l'espace privé et l'espace public, à « épaissir les lieux » pour reprendre l'expression de David Jamar (2014)¹¹. Comme Nedjma Hadj Benchelabi¹² l'a souligné dans un article écrit il y a vingt ans déjà, les notions de public et de privé ne sont pas universelles, mais sont toujours situées. L'association entre féminité et espace privé propre à la culture arabo-islamique devrait, à son sens, être perçue non de manière négative, mais plutôt comme une occasion pour trouver des définitions non restrictives (Benchelabi, 1998). À l'encontre de certaines idées reçues associant l'espace domestique à l'oppression, les réseaux intimes peuvent aider les différentes générations de femmes à accéder à une indépendance économique et sociale par rapport à leurs maris, et favorisent donc leur émancipation.

10—Les observations bruxelloises rejoignent celles de Mokhtar Mohatar Marzok et d'Alain Cottureau (2012 : 51) dans une ville andalouse, portant aussi sur une communauté rifaine, où les chercheurs ont relevé l'existence d'une coopérative nommée « Les Femmes du parc ».

11—« Une expression, c'est d'abord un signe, une façade indiquant que ce qui se passe peut se mettre à regarder les autres. Cela peut ensuite devenir un ensemble de dispositions fines indiquant des passages possibles rythmés selon les temps, à négocier en termes de postures, recelant des micro-lieux intermédiaires, des zones floues "ni dedans ni dehors", mais certainement pas empêchés comme l'empêcherait une barricade » (Jamar, 2014 : 158).

12—C'est après la lecture de cet article que j'ai pris contact avec Nedjma Hadj Benchelabi. Quand elle a écrit cet article en 1998, elle était en formation d'architecte-urbaniste ; depuis lors, ses réflexions ont évolué et se sont déplacées vers l'appropriation de l'espace public. Aujourd'hui, elle est artiste, et à l'occasion du colloque, elle nous a raconté à travers un diaporama, montrant des images de quelques performances artistiques dans l'espace public à Marrakech au Caire et à Tunis, l'existence d'« un ancrage territorial d'une nouvelle génération qui pose le regard sur la ville, sur les frontières ».



4a



4b



4c

4a-c

Maisons de retour. Photos :
Najoua Saadi, 2015.

Durant mes enquêtes exploratoires, j'ai découvert une quantité considérable d'associations bruxelloises destinées aux femmes d'origine marocaine, fondées et gérées par celles issues de la deuxième génération d'immigration ; l'orientation de la plupart des activités associatives dénote une ambition de cultiver et de soigner la communauté : cours d'alphabétisation et de français, cours d'arabe et du Coran, activités familiales et domestiques. Dans la continuité de cet engagement associatif, Nedjma a soulevé, lors du colloque, l'existence d'une jeune génération bruxelloise qui s'engage non seulement envers la communauté, mais aussi envers la société. Aujourd'hui, les gens de cette génération prennent conscience, dit-elle, d'être des opérateurs actifs « qui ne sont plus des acteurs passifs qui attendent d'être bien joliment intégrés et gentiment acceptés ». Certains projets, comme le Space¹³ fondé par Rachida Aziz ou le Brass'art¹⁴ par Mohamed Ouachen et Sanae Jamaï, témoignent d'une adhésion à des luttes qui dépassent largement les limites du Maghreb ou du monde arabe.

Le triptyque des maisons

En particulier pour les personnes issues de la première génération d'immigration – nées au Rif et ayant des souvenirs précis –, il est pertinent d'étudier la maison à Bruxelles en lien avec celle *des origines* et celle *de retour*. Les relations avec ces deux maisons rifaines ont été développées par Najoua Saadi et Mohamed Amin Benamraoui lors du colloque. Najoua¹⁵ nous a raconté son expérience en tant que stagiaire durant les mois d'été dans le bureau d'architecture de son père à Nador, une ville située à l'est de Tamsamani :

« [Durant la période estivale,] le bureau d'architecture reçoit plusieurs demandes de régularisation de la part des Rifain.e.s qui travaillent en Europe. La plupart d'entre eux/elles construisent illégalement, sans permis de construire, ou bien ils/elles ne respectent pas le plan autorisé. Du coup, après la fin des travaux, ils/elles sont obligé.e.s de consulter un architecte pour obtenir un permis d'habiter, qui leur permettra d'avoir accès à l'eau potable et à l'électricité. »

À la suite des demandes de régularisation comme décrites ci-dessus, elle a fait le relevé et le plan de *maisons de retour* existantes. Najoua a été interpellée par ce nouveau type de constructions qui se propage dans son pays. Animée par la curiosité, elle a entrepris des explorations traversant le Rif d'est en ouest, constituant un catalogue de photographies de ces *maisons de retour* (fig. 4).

13—Le Space est un café et centre culturel au croisement de la rue Dansaert et de la rue de la Clé au centre-ville de Bruxelles, proposant des activités artistiques, culturelles, didactiques, militantes, etc.

14—Brass'Art est un lieu de rencontre artistique d'occupation temporaire sur la place communale de Molenbeek.

15—J'ai rencontré Najoua Saadi à la Faculté d'architecture de l'ULB, où elle a étudié, autour d'un intérêt commun pour les maisons du Rif marocain. Son mémoire de fin d'études, défendu en 2018 sous la direction de Bertrand Terlinden, s'intitule : « La maison à cour du Rif marocain, entre transformation et abandon ».

Najoua les a décrites lors du colloque comme des « blocs de béton isolés sur de grands terrains ceints d'un mur ». Elle a relevé quelques éléments récurrents : par exemple, les coursives inoccupées en façade (car la distribution se fait par l'intérieur), les décorations bordant les ouvertures et les toitures en tuiles rouges. Si certains symboles utilisés lui rappellent des architectures européennes, d'autres demeurent assez énigmatiques : « des styles parfois difficiles à décrire, comme les toitures en pagode » (fig. 4c).

Les études scientifiques¹⁶ montrent que l'architecture, l'urbanisme et le caractère rural de la région rifaine ont été radicalement transformés par les transferts d'argent et l'importation de matériaux de construction, en liaison directe avec l'émigration internationale. Le long des routes et en grappes autour des carrefours, les résidences foisonnent : le Rif connaît une prolifération de « petits centres urbains » avec un secteur de construction dynamique (Troin et Berriane, 2002). Si, à la fin des années 1990, il était encore possible de faire la différence entre « la maison paysanne » à cour centrale et celle de l'émigré (Ben El Khadir et Lahbabi, 1989), aujourd'hui, la première est abandonnée et la deuxième exerce un impact important sur l'architecture rifaine.

Une architecture nouvelle en poteaux-poutres, souvent sur plusieurs étages et sans cour intérieure, est préférée à la maison à cour de plain-pied. Cette dernière est abandonnée, mais elle est encore habitée à travers les souvenirs de ses anciens occupants. Le cinéaste et réalisateur bruxellois Mohamed Amin Benamraoui, né à Tamsamani nous a fait part de son expérience de cette *maison des origines*. Alors qu'il était âgé d'une quarantaine d'années, il est revenu dans sa région natale pour visiter ses tantes. Il y a découvert de vieux villages en ruine : « la culture berbère, la culture amazighe, commence à s'éroder, à disparaître », dit-il.

Mohamed Amin Benamraoui : « Je suis toujours attaché, j'en parle souvent de ces maisons. Pour moi, c'est quelque chose qui est en moi, je ne peux pas imaginer une scène [dans mes films] où il n'y a pas un espace avec une *mrah*, avec une cour, avec des éléments où je dois faire référence à tout ça, à cette culture [...]. »

16—Les premières conséquences du phénomène migratoire au Rif ont été étudiées dans le cadre de deux thèses de doctorat en géographie : Bossard (1978) pour la province de Nador, et Lazaar (1987) pour celle d'Al-Hoceïma. À voir aussi les chapitres 13 et 15 dans Troin et Berriane (2002).



Même s'il a peu de souvenirs de quand il y a vécu, il se sent lié à ces maisons avec lesquelles il entretient « un rapport émotionnel fort ». Dans ses œuvres cinématographiques, Mohamed pense la scénographie avec les espaces et les objets propres à la *maison des origines*, comme il nous l'a raconté lors du colloque à travers quelques extraits de deux courts-métrages¹⁷ (fig. 5). Il a mis l'accent sur le caractère intime de ces maisons basses, « souvent assez loin du chemin, avec des petits cailloux pour montrer qu'on rentre dans un domaine privé » et il nous a invités à prêter attention aux seuils surélevés des portes « qui indiquent aux visiteurs qu'ils rentrent dans une maison privée ». Avec beaucoup de précision et d'affection, Mohamed a décrit quelques objets domestiques à travers une série d'images tirées de son long-métrage *Adios Carmen*, réalisé en 2013 : une couverture en couleurs *afarrach*, une assiette en céramique *rabdiâ* et un ustensile pour préparer le pain *thadjount* (fig. 6a-c). Il semblait particulièrement tenir à l'étagère *tachaqt* (fig. 6d) ; « cet élément, précisa-t-il, m'a vraiment impressionné lorsque j'étais tout petit » ; il en a trouvé au Rif et il a demandé à des décorateurs d'en repeindre les motifs, ensuite il les a ramenés pour les installer dans sa cuisine et son salon à Bruxelles.

Des images et imaginaires en circulation

Lors de la discussion avec le public à la fin de la première journée du colloque, une question¹⁸ a été soulevée à propos de la maison où Najette habite aujourd'hui. Celle-ci est située à Buizingen¹⁹ et a été achetée avec son mari il y a une dizaine d'années ; elle a fait l'objet d'une enquête à la suite du colloque, en

17—Il s'agit d'extraits tirés de ses courts-métrages *Kif Kif* et *Sellam et Démétan*, réalisés en 2008.

18—« Est-ce que l'aménagement de la maison de [Najette] qui hérite de l'en-
vie de rénover, de transformer, de casser des murs [...] fait appel aux mêmes
référents que ceux de ses parents, ou est-ce qu'on commence à arriver à autre
chose ? »

19—Buizingen est un village de la commune de Hal située dans le Brabant
flamand.



6a



6b



6c



6d

6a—d
Photogrammes tirés du long-
métrage *Adios Carmen*.
Images : Mohamed Amin
Benamraoui, 2019.
6a. Les couvertures en
couleurs *affarach*.
6b. L'assiette en céramique
rabdiâ accrochée au mur.
6c. L'ustensile rond pour
préparer le pain *thadjount*
accroché au mur.
6d. L'étagère *tachaqt* peinte
en couleurs et motifs floraux
accrochée au mur.

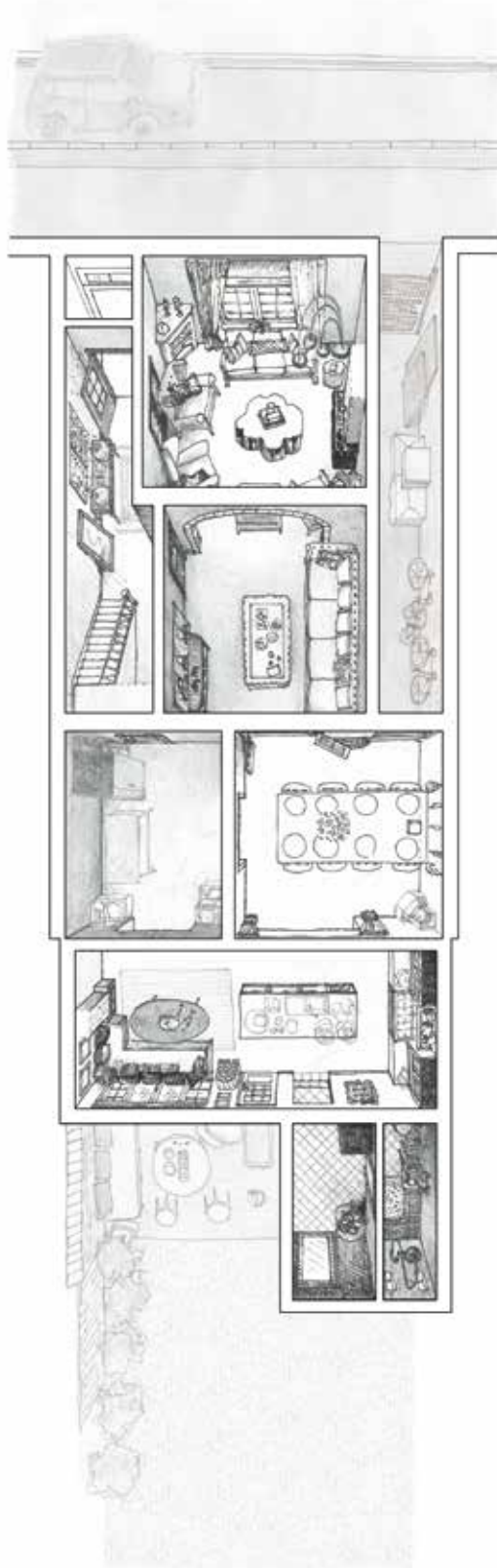
juin 2018. Dans cette dernière partie, je propose un prolongement à propos de la maison de Najette, et une comparaison de son *portrait habité* avec celui de la maison de ses parents.

En faisant cette comparaison, la première chose qui frappe, c'est le caractère extraverti de la maison de Najette : les rideaux côté rue sont écartés, rendant ainsi les deux salons et la cuisine visibles depuis la rue. Dès lors, le *portrait habité* (fig. 7) fait intervenir la rue et le jardin, à l'inverse de celui de la maison de ses parents qui tourne le dos à la rue.

Un deuxième trait marquant est le choix des moyens de représentation utilisés pour la description. Tandis que, pour la maison de Fatima et Ahmed, j'ai opté pour un dessin en axonométrie, une projection orthogonale qui conserve les proportions dans les trois dimensions, dans le cas de la maison de Najette, le choix de la perspective linéaire à un point de fuite, favorisant une perception en profondeur, mais aussi plus subjective, s'est imposé à moi. Ce second dessin, centré sur la salle à manger autour de laquelle s'articulent les pièces de la maison, traduit la description qu'en fait Najette : la salle à manger fonctionne comme « le cœur familial ».

De manière similaire au récit de Mohamed concernant l'étagère *tachaqt*, Najette a parlé de son attachement à certains objets évoquant son expérience (plus ou moins directe) du Maroc ; ils sont positionnés dans deux coins opposés au rez-de-chaussée : l'entrée et la salle de bains. Dans le hall d'entrée, deux grands tableaux en bois présentent une calligraphie. Ces tableaux lui rappellent l'école coranique à Bruxelles où, petite, elle apprenait les versets en s'exerçant sur des tablettes, avec une plume et une gomme. Les tableaux exposés sont fabriqués à Tamsamani : son cousin a découpé les planches sur mesure et un imam a fait la calligraphie. Il s'agit d'une sourate du Coran, nommée *La Vache* : « c'est comme un genre de résumé de la vie, comment tu dois te comporter, et en même temps, ça protège, donc je me suis dit, ici, à l'entrée... ». De ce fait, l'endroit où on franchit le seuil de sa maison est marqué par l'attachement aux origines rifaines à travers le religieux. Le deuxième lieu où l'on retrouve une trace des souvenirs de Najette liés au Maroc est celui réservé à l'intimité du corps : la salle de bains. Cette pièce rectangulaire comporte une toilette et une douche de plain-pied, courantes au Maroc, mais, surtout, les murs sont couverts de *tadelakt*²⁰. Pour Najette, l'argile, ou plutôt l'odeur de la terre humide, mouillée, évoque des souvenirs rifains. En me montrant une poterie en terre crue, posée dans un coin de la salle de bains, elle m'a glissé : « quand tu bois dedans, c'est magique ». Cet ustensile rappelle celui décrit par Jean-Marc Besse, cet objet dont il ne sait plus retracer qui est premier, de l'objet ou de l'intention. Selon cet auteur, le mot « pratique » est réducteur pour comprendre comment un « intérieur » se fabrique ; « Car nos manières de nous ajuster aux choses qui nous entourent et à l'inverse de les ajuster à nous ne relèvent pas seulement d'une adresse, d'une technique, d'une série d'habitudes incorporées. Il s'y trouve aussi de l'émotion, du souvenir, de l'imagination. » (2013 : 159).

20—Le *tadelakt* est un enduit utilisé dans l'artisanat marocain pour étanchéifier les salles d'eau.



7
Portrait habité de la maison
de Najette. Élaboration :
Lisa Raport, 2019.

En revanche, le salon donnant sur la rue a fait l'objet de moins de récits faisant référence au Maroc. Cette pièce aux rideaux écartés semble être aménagée et vécue comme une vitrine : un grand feu ouvert et de somptueux fauteuils donnent à voir aux passants une manière d'aménager ou plutôt un « style » qu'elle qualifie de « rustique avec un côté chic et contemporain » (fig. 8). En expliquant ses choix d'aménagement, elle fait allusion à une « très belle maison » d'un avocat où elle a travaillé comme fille au pair. Elle s'est aussi laissée inspirer par des catalogues et des émissions télévisées autour de la décoration. Il ressort de ce qui précède qu'au-delà des attachements puisés dans les souvenirs personnels et des expériences de vie (l'odeur de la terre, l'écriture de la calligraphie, le temps passé dans *une très belle maison*), d'autres attachements entrent en jeu, liés à un monde interconnecté et diffusé par les médias.

Si l'enquête concernant la maison de Fatima et Ahmed avait révélé des attachements faisant exister ce que j'ai proposé d'appeler *le triptyque des maisons*, qui sont situées dans des territoires spécifiques en Belgique et au Maroc, les choix d'aménagements faits par Najette témoignent d'une appropriation de références aux origines diverses ; le dialogue entre pratiques habitantes et architecture doit alors être appréhendé en prenant en compte un troisième facteur, celui des images véhiculées par les mouvements migratoires autant physiques que cognitifs, à travers la circulation des gens et de leurs imaginaires.

Pour conclure, notre présentation a touché à de multiples savoirs et objets de connaissances. Autour de la table, nous avons manipulé différents outils complémentaires : des dessins, des photographies, des extraits de films, des images de performances. Chaque intervenant.e a décrit à sa manière ses attachements à un lieu, un objet ou une situation. Leur rencontre a permis de faire résonner ces attachements les uns avec les autres.

Il me semble que ce qui fait la force de cette situation particulière lors du colloque, et c'est ce qui la rend si difficile à décrire, est qu'elle constitue, comme les maisons que je me suis attachée à décrire, un lieu ouvert (et non clos sur lui-même) où sont à la fois importés et appropriés des images et imaginaires en circulation.



8

8
*Une vue sur le salon situé côté
 rue de la maison de Najette.*
 Photo: Lisa Raport, 2019.

Références bibliographiques

- ARAB, CH.** 2009. *Les Aït Ayad. La circulation migratoire des Marocains entre la France, l'Espagne et l'Italie*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- BENCHELABI, H.** 1998. « Cultural displacement in Brussels with Maghrebi women », *Journal of Architectural Education*, vol. LII, n° 1, p. 3–10. DOI : <https://dx.doi.org/10.1111/j.1531-314X.1998.tb00250.x>
- BESSE, J.-M.** 2013. *Habiter. Un monde à mon image*. Paris, Flammarion.
- CAMMAERT, M.-FR.** 1985. *Migranten en thuisblijvers: een confrontatie. De leefwereld van marokkaanse berber vrouwen*, Leuven, Universitaire Pers Leuven.
- COTTEREAU, A. ; MARZOK, M. M.** 2012. *Une famille andalouse. Ethnocomptabilité d'une économie invisible*, Bouchène.
- DEBOULET, A. ; HODDÉ, R.** 2003. *Une médina en transformation : travaux d'étudiants à Mahdia*, Paris, UNESCO. Consultable : <http://unesdoc.unesco.org/images/0013/001324/132441f.pdf> [disponible le 6 juin 2019].
- HENNION, A.** 2004. « Une sociologie des attachements. D'une sociologie de la culture à une pragmatique de l'amateur », *Sociétés*, vol. LXXXV, n° 3, p. 9–24. DOI : <https://dx.doi.org/10.3917/soc.085.0009>
- JAMOUS, R.** 1981. *Honneur et Baraka, les structures sociales traditionnelles dans le Rif*, Cambridge University Press, Maison des sciences de l'homme.
- JACQUES, C.** 2014. « Le rôle des femmes issues de l'immigration maghrébine dans le milieu associatif bruxellois (1970–2001) », *Les Cahiers du Fil Rouge* (numéro spécial « L'immigration marocaine. 50 ans d'histoire associative à Bruxelles »), n° 20, p. 61–65. Consultable : http://ep.cfsasbl.be/IMG/pdf/fil_rouge_20_web.pdf [disponible le 9 juin 2019].
- KESTELOOT, CHR. ; CORTIE, C.** 1998. « Housing Turks and Moroccans in Brussels and Amsterdam: The difference between private and public markets », *Urban Studies*, vol. XXXV, n° 10, p. 1835–1853. DOI : <https://dx.doi.org/10.1080/0042098984178>
- LATOUR, BR.** 2000. « Factures/fractures : de la notion de réseau à celle d'attachement », dans A. Micoud et M. Peroni (éd.), *Ce qui nous relie*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube, p. 189–208.
- MARTINIELLO, M. ; REA, A.** 2012. *Une brève histoire de l'immigration en Belgique*, Bruxelles, Fédération Wallonie-Bruxelles. DOI : <http://hdl.handle.net/2268/152442>.
- MOUNIR, H.** 2013. « Des ajustements différenciés. Comparaison des femmes marocaines immigrées aux Pays-Bas et en France », *Hommes et migrations*, n° 1303, p. 17–25. DOI : <https://dx.doi.org/10.4000/hommesmigrations.2544>
- NAVEZ BOUCHANINE, F.** 1997. *Habiter la ville marocaine*. Paris, L'Harmattan.
- PINSON, D.** 1999. « Les maisons du Marocain », dans Ph. Bonnin, R. de Villanova (sous la dir. de), *D'une maison l'autre. Parcours et mobilités résidentielles*, Grâne, Créaphis, p. 68–87.
- SAYAD, A.** 1999. *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Le Seuil.
- SAYAD, A.** 2006. *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité. Tome 1. L'illusion du provisoire*, Paris, Raisons d'agir.
- TARRIUS, A.** 1993. « Territoires circulatoires et espaces urbains. Différenciation des groupes migrants », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 59–60, p. 51–60. DOI : <https://dx.doi.org/10.3406/aru.1993.1727>
- TROIN, J.-FR. ; BERRIANE, M.** (sous la dir. de) 2002. *Maroc. Régions, pays, territoires*, Paris, Maisonneuve et Larose.